

10 — PARTIE 1

**LES AVENTURES
DU GARÇON ARAIGNÉE**

- 11 - Le garçon araignée
- 18 - *Brother, can you spare a dime?*
- 23 - Celle qui a dit non à Hitler
- 34 - Le grand moment
- 39 - Ramenez votre cul!
- 45 - L'usine à rêve
- 51 - Dieu, les stars et la puce
- 58 - Mon oncle Samuel
- 66 - C'est encore plus grand que ce que je pensais
- 73 - L'homme au chapeau melon noir
- 86 - La chance d'une vie
- 95 - Trois rois et un as
- 107 - Deux enterrements pour le prix d'un
- 120 - Mutinerie sur le Zaca
- 135 - Le syndrome des jumelles
- 142 - Le petit monstre
- 150 - Les Indiens portent-ils des bonnets de bain?

164 — PARTIE 2

HORREURS!

- 165 - Ne tombez pas raides morts
- 177 - L'usine à squelettes
- 185 - Hurlez pour sauver votre peau
- 192 - Le coin des lâches
- 205 - Un sanglot, un cri... une hache ensanglantée!
- 216 - Les filles du monde

226 — PARTIE 3
ROSEMARY : UNE TRILOGIE

- 227 - Paradis
- 246 - Purgatoire
- 265 - Enfer

280 — PARTIE 4
**ET MAINTENANT, MESDAMES
ET MESSIEURS...**

- 281 - Regarde, m'man, il parle!
- 297 - Personne n'aime les cafards

310 — PARTIE 5
ÉPILOGUE

À
**MES TROIS
FEMMES**

Ellen, Georgie, et Terry

Et

Aux milliers d'enfants
que j'ai terrifiés,
qui ont désormais
des enfants,
que j'espère continuer
à terrifier

PARTIE 1

LES AVENTURES DU GARÇON ARAIGNÉE

LE GARÇON ARAIGNÉE

La grande et unique aiguille de l'horloge projetée sur l'écran était arrêtée sur zéro. Lorsque ma voix résonna sur la bande son, l'aiguille se mit à tourner, égrenant les secondes... 5... 10... 15... 20...

« Mesdames et messieurs — lorsque l'horloge atteindra soixante secondes, pour mille dollars, vous obtiendrez de Lloyd's of London une assurance sur la mort de peur. Lloyd's of London espère sincèrement qu'aucun d'entre vous ne touchera l'argent. (...) Mais, juste au cas où, n'est-ce pas réconfortant de savoir que les êtres qui vous sont chers seront à l'abri du besoin? Vous êtes désormais assurés! »

Cela m'a toujours étonné, troublé, de voir que les spectateurs pouvaient faire patiemment la queue et payer pour avoir peur. J'ai posé un jour la question autour de moi, mais les réponses ont été diverses et plutôt inconsistantes: « J'aime avoir peur, c'est tout. » « J'ai envie de crier. » « Ça me donne des frissons. » « J'aime bien pouvoir me coller à mon copain. » Je pense que la vraie réponse repose au fond de nous, qu'elle débute avec nos peurs enfantines. Quand nous regardons des films d'horreur assis dans la pénombre d'une salle de cinéma, nous acceptons

l'in vraisemblable, nous savons que ce n'est pas pour notre vie que nous crions. Le cauchemar a lieu pour quelqu'un d'autre. Alfred Hitchcock, le maître, comparait les films d'horreur et de suspense à un tour de montagnes russes — excitation, cris, frissons, mais sans danger réel.

J'ai découvert ce genre de peur à l'âge de six ans. Mon père m'avait emmené au théâtre pour la première fois voir une pièce d'épouvante intitulée *Le Monstre*. C'est DeWolf Hopper qui jouait le fou. Assis dans la salle noire, je serrai la main de mon père avec une terreur pitoyable, et le mis très mal à l'aise lorsque j'urinai dans mon pantalon pendant le deuxième acte. Consterné, il m'entraîna dans l'allée centrale jusqu'aux toilettes pour hommes, mais il était trop tard.

Des éclats kaléidoscopiques de mon enfance me reviennent petit à petit à l'esprit. Je me souviens que j'avais peur la plupart du temps, sans savoir pourquoi. J'étais maladroit, gauche, renfermé, incapable de me faire des amis. Quand j'eus neuf ans, mes parents m'envoyèrent dans un camp de vacances.

« Trop de 'mère' », avait déclaré mon père. Je tentai de résister, mais dus partir quand même à Camp Pontiac, avec mes sacs et bagages. Je passai ma première nuit loin de chez moi à me lamenter sur mon sort. Ensuite, je fus rejeté par mes camarades qui s'étaient rendus compte que j'étais trop maladroit pour participer à leurs activités sportives quotidiennes : je ne savais pas jouer au baseball ou au basket, ni même nager. J'étais un bon à rien.

Et m'appeler William Schloss Jr. ne m'aidait pas vraiment. Ils disaient « Schlupps », « Slush », « Schlumps ». Plus ils se moquaient de moi, plus je me détestais.

Un après-midi, le garçon de la couchette numéro deux me jeta un regard de profond mépris. « Tu ne vaux rien, 'Slush', absolument rien. » Les autres acquiescèrent vigoureusement. Je m'assis en silence sur le rebord de mon

lit, me sentant misérable. Puis, j'enroulai lentement mes jambes autour de mon cou. J'étais désarticulé — mon seul fait de gloire. Lorsque mes pieds atteignirent l'arrière de ma nuque, je relevai les yeux avec un air de défi. Le garçon de la couchette numéro deux n'en crut pas ses yeux : « Regardez, 'Schlupps' est une araignée ! »

Tous les ans, Camp Pontiac organisait un spectacle de cirque sur le terrain de baseball.

« Mesdames et messieurs — approchez. Venez assister à l'exploit extraordinaire de 'L'Araignée'. Incroyable ! À vous glacer le sang ! ... »

Tandis que le garçon criait dans sa tenue de bonimenteur, j'attendais le signal. Vêtu de noir, j'avançai lentement sur la petite scène, le cœur battant. Les jambes autour du cou, les doigts de pied réunis, je sentis le silence se faire dans la salle ; puis, un tonnerre d'applaudissements. Ce soir-là fut une révélation émotionnelle. Je n'étais plus seul et apeuré. J'étais quelqu'un de spécial — qui d'autre dans le camp pouvait faire ça ? J'étais la star — « le Garçon Araignée ».

Ma mère mourut soudainement l'année suivante, d'une pneumonie. À l'enterrement, j'essayai de pleurer, mais les larmes ne vinrent pas. Elle était toujours vivante ; c'était quelqu'un d'autre qu'on enterrait, pas elle. Mon père mourut un an plus tard d'un infarctus. Je fus de nouveau incapable de pleurer aux funérailles. J'aurais voulu, mais je n'y arrivais pas. Je ne ressentais rien : cela n'avait pas vraiment lieu.

Mon unique sœur, Milred, de onze ans mon aînée, venait de se marier. Je partis vivre chez elle, où je dormais sur le canapé du salon. Frustré et amer, je me protégeais derrière un courage feint, ne laissant personne m'approcher. Je faisais en permanence des efforts surhumains pour prouver ma valeur aux autres — n'importe quels autres.

J'avais tellement besoin d'être reconnu et acclamé, qu'un soir, par bravade, je me mis torse nu et décidai de franchir l'Hudson River à la nage. Les badauds s'amasèrent pour me regarder. Après avoir salué les spectateurs, je plongeai dans les eaux glacées. L'autre rive semblait loin, mais j'étais déterminé. Depuis le bord, le public poussait des cris d'excitation et applaudissait ma bêtise.

Une crampe me saisit soudain au ventre. J'essayai de me reprendre, mais la douleur s'intensifia. Les gens sur la rive devenaient flous tandis que je coulais dans les eaux glacées. Des bribes de mes douze années de vie me revinrent en mémoire au ralenti alors que je me débattais pour trouver de l'air. Mon bref passage sur terre arrivait à son terme. Au moins, on se souviendrait de moi pour quelque chose, et mon nom serait dans les journaux. Ensuite, je fus englouti dans une obscurité totale.

Les visages flous retrouvèrent leur netteté pendant que je recrachais l'eau du fleuve sur l'herbe. Un homme me fit du bouche à bouche. Un bateau de patrouille sur le fleuve était venu à mon secours.

Ma cascade suivante pour braver la mort eut pour décor le quai de métro de la 116^e rue. C'était l'heure de pointe: la station était bondée. Attendant avec impatience mon heure de gloire, je remarquai au loin les phares du métro approchant. Le timing était parfait. En levant les mains au ciel avec un air dramatique, j'annonçai fièrement aux usagers que « L'Araignée » s'apprêtait à mourir, puis sautai sur les rails pour patienter jusqu'à la destruction. La foule était terrorisée. Le rugissement du métro était de plus en plus proche — de plus en plus proche. Mon Dieu, dans quel pétrin étais-je allé me fourrer! Je fermai les yeux et priai pour que ce foutu métro s'arrête à temps. Le conducteur reçut sans doute mon message.

J'entendais encore et toujours l'appel du bonimenteur du cirque, « Approchez », les applaudissements, l'attention.

À chaque fois, patiemment, ma sœur et son mari devaient venir me chercher au poste de police.

« Tu fais vraiment des trucs dingues parfois, Bill, déclara Allan, mon beau-frère.

– Pourquoi tu ne peux pas mener une vie normale, comme tous les autres garçons ? intervint ma sœur.

– Parce que je suis différent, voilà pourquoi » affirmai-je avec défiance.

Le lendemain, je projetai de quitter la maison, destination Hollywood. Je serais là-bas chez moi, parmi les grands. Joe, le liftier de l'immeuble, se porta volontaire pour devenir mon manager. Nous décidâmes de faire du stop jusqu'en Californie dès que j'aurais un peu d'argent.

Je vidai le porte-monnaie de ma sœur : 30\$. Tout à mon enthousiasme, j'oubliai de laisser un mot. Joe et moi roulâmes en stop jusqu'à Albany, où il suggéra que nous passions la nuit dans la maison d'une « amie ».

Plein de rêves d'Hollywood, je me réveillai avec impatience le lendemain matin. Mon portefeuille avec les 30\$ n'était plus là, et Joe avait disparu dans la nature. Perplexe, je trouvai son « amie » dans la pièce d'à côté. « Où est parti Joe ? » Haussement d'épaules. « Qui sait ? dit-elle. Il est peut-être parti à Hollywood sans toi. »

Il me fallut deux jours pour rentrer en stop jusqu'à Manhattan. Comme je craignais le retour à la maison, je décidai de passer la nuit sur un banc, dans le parc en face de notre appartement. Milred me retrouva profondément endormi. « Qu'est-ce que tu vas devenir, Bill ? »

Je souris timidement, « Je trouverai quelque chose... Je trouve toujours. »

À l'âge de treize ans, en 1927, j'achetai une place de balcon avec 1,10\$ trouvé dans le porte-monnaie de ma sœur. J'avais hâte de découvrir la pièce : *Dracula*, avec Bela Lugosi. Ravi, je regardai le Comte Dracula sucer le sang

de ses victimes. Presque chaque soir pendant les deux semaines suivantes, avec 1,10\$ pris dans le porte-monnaie de ma sœur, je m'asseyais au balcon pour écouter les cris des spectateurs terrorisés. Je cessai très vite de faire attention à la pièce: je m'amusais plus à regarder le public.

Un soir après le spectacle, je décidai d'aller en coulisses rencontrer le grand Lugosi. Après avoir ouvert une porte sur scène, j'entrai pour la première fois dans l'arrière-monde de l'illusion. J'annonçai avec audace au vieil homme assis là que j'étais un ami de M. Lugosi et que ce dernier m'attendait. Mon bluff fonctionna et le vieil homme m'indiqua que M. Lugosi se trouvait dans la loge numéro un.

Hésitant devant la loge, je rassemblai tout mon courage pour frapper à la porte. Une voix profonde, avec un accent, m'offrit d'entrer. Je songeai à fuir pendant un bref instant, mais il était trop tard. J'étais face au Comte Dracula.

Des yeux lumineux, perçants, fixaient les miens: je restai soudain béat. « Que puis-je faire pour vous, jeune homme ? », s'enquit la voix profonde. Je commençai à parler, mais les mots ne vinrent pas. Le Comte Dracula sourit, attendant patiemment. Je réussis à bredouiller: « J'ai vu la pièce douze fois, monsieur... et je vous trouve formidable.

– S'il vous plaît, asseyez-vous, Monsieur...

– Schloss, dis-je.

– M. Slush ? » (Je compris alors qu'il me fallait changer de nom. « Castle » est l'équivalent anglais de Schloss). « Ça vous plairait de voir la pièce depuis les coulisses demain ? »

Je n'en croyais pas mes oreilles.

Bela Lugosi était un homme humble, doux, assez différent des personnages qu'il incarnait. Par la suite, dès que j'en eus l'occasion, j'observai le monde si particulier de l'horreur et de la peur depuis les coulisses. Je sus ce soir-là ce que je voulais faire dans la vie: foutre une trouille bleue au public.

Bela Lugosi allait rendre tout cela possible. À l'âge de quinze ans, je reçus un coup de téléphone de la part d'un producteur qui organisait une tournée de *Dracula*. M. Lugosi avait suggéré de m'embaucher comme régisseur assistant. Ébahi que Lugosi se souvienne de moi, j'acceptai avec enthousiasme, abandonnant immédiatement le lycée.

Je suggérai quelques nouveaux trucs pour promouvoir la pièce — un cercueil noir fermé devant le théâtre et de l'encens oriental pour mettre le public dans l'ambiance. Le régisseur accepta d'essayer une autre de mes idées — le Comte Dracula devait disparaître sur scène dans un nuage de fumée, pour reparaître brusquement dans le public. Grognant sur les spectateurs effrayés, il disparaîtrait à nouveau, avant de reparaître sur scène. J'appris sur le tas l'importance d'une bonne publicité et l'art de la mise en scène.

Adolf Hitler allait sans le vouloir m'enseigner une autre leçon, neuf ans plus tard. C'est lui qui, indirectement, m'ouvrit les portes d'Hollywood.